

LE CANARD

MONTRÉAL, 17 MAI 1879.

AVIS AUX ANNONCEURS.

Le CANARD ayant atteint la semaine dernière une circulation de 17,000, devient le plus puissant office de publicité dans la presse française de la Puisseance. L'administration a décidé de limiter l'espace consacré aux annonces et d'exiger le plein tarif c'est-à-dire 10 cents par ligne.

Une Lettre de Victoire.

Londres, 15 Mai, 1870.

MON CHER GENDRE,

Tu ne m'as pas écrit depuis plusieurs mois. Les seules nouvelles que j'ai eues de toi étaient celles publiées dans le "Canard." Tâche de sortir un peu de ta paresse et écris-moi des choses intéressantes, car je m'ennuie à la mort dans mes appartements. Les seuls moments de récréation que j'ai eus étaient les soirées que j'ai passées dans ma cuisine à Windsor en compagnie des canadiens Ladébauche, Langevin et Joly. Ces gens-là m'ont bien amusée, je te l'assure.

Mais, dis-donc, mon cher Delorme, y a-t-il dans le Canada beaucoup de gens aussi dos-blanc que les trois voyageurs, auxquels j'ai donné l'hospitalité depuis une quinzaine de jours ?

Je ne comprends pas comment tu fais pour vivre avec un pareille entourage. Ladébauche me paraît avoir un gros bon sens et il me parle à la bonne franquette des affaires de son pays... Je n'approuve pas Ladébauche dans tout ce qu'il dit. Je crois qu'il exagère un peu la situation. J'ai lu hier plusieurs de ses correspondances dans le "Canard." Il parle de son séjour à Windsor, mais il ne dit pas un mot des mauvais coups qu'il a faits en compagnie de Joly et de Langevin.

Imaginez-vous, mon cher gendre, que je sors pour faire une promenade, mercredi dernier, après avoir dit aux domestiques que je ne serais de retour que tard dans la soirée. Les canadiens qui étaient consignés à la cuisine et aux appartements du soubassement, se mirent en tête d'aller voir les chambres du premier et du second étage.

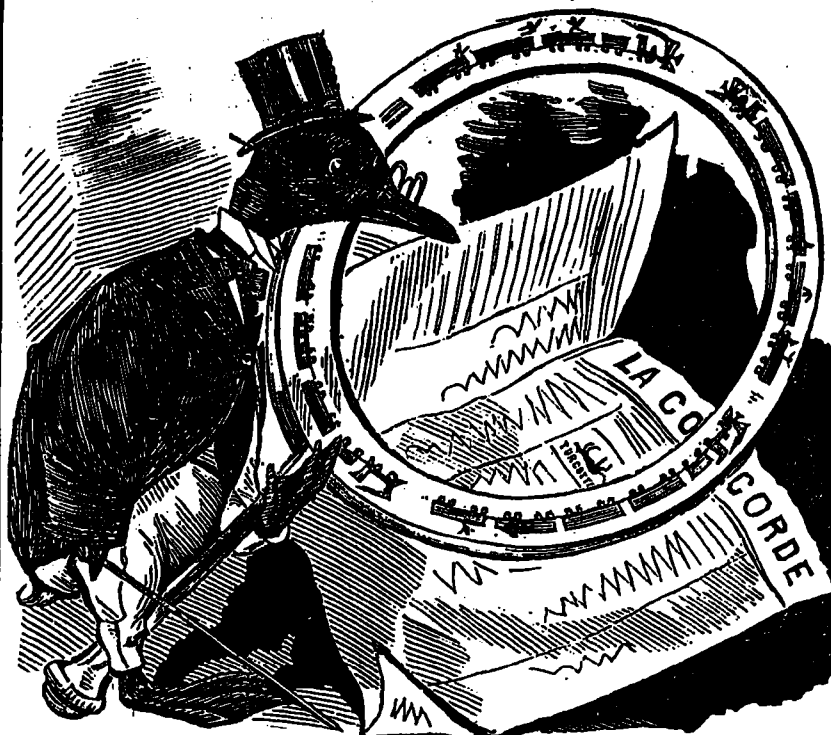
Ladébauche était devenu gros manche avec mon palefrenier qui lui dit que l'occasion était favorable pour voir tout ce qu'il y avait de "swell" dans ma maison.

Langevin et Joly se mirent de la partie et tous quatre montèrent dans les appartements du haut.

Naturellement ces chaussons de canadiens avaient négligé d'essuyer leurs grosses bottes sur les pailleçons et salirent toutes les catalogues de mon salon.

J'ai su tout ce qu'ils ont fait par un groom qui les a suivis et qui a épié tous leurs mouvements.

Joly après avoir cassé plusieurs



LA LOUPE A TROIS-RIVIERES.

Ce qu'il y a de plus intéressant à voir aujourd'hui à Trois-Rivières c'est ce que des Trifluviens appellent "La Loupe." C'est la loop-line ou le chemin de fer de ceinture. Le "Canard" a regardé à travers la loupe et tout ce qu'il a pu voir, c'était le chien de Turcotte qui était "mort."

bebelles sur les tables voulut s'asseoir dans ma grande bergère et y fumer un cigare.

La chaise était recouverte par une housse afin de la protéger contre la poussière.

Sur le siège j'avais laissé une belle couronne en cuivre doré avec des pointes très-élançées.

Le canadien qui ne la voyait pas s'assit dessus et bondit comme s'il avait été mordu par un serpent. La couronne n'a pas été brisée, mais Joly a dû passer plusieurs nuits couché sur le côté et prendre ses repas debout près de la table.

Langevin se fourrait le nez partout. J'avais un magnifique parchemin sur lequel était écrit la constitution. C'était le plus bel ornement du salon. Un ouvrage chic qui avait coûté beaucoup de temps, de travail et d'argent. Il prit le parchemin et passa dessus ses doigts sales qui y laissèrent des taches de graisse qui ne disparaîtront jamais.

Ladébauche n'était pas moins délicat que les autres ; il feuilleta mon album et imprima ses grosses lèvres couvertes de jus de chique sur les portraits de toutes les belles filles dans notre famille.

Les canadiens descendirent ensuite dans la cuisine et menèrent le "ravaud" pendant toute la nuit. Personne ne put dormir cette nuit-là dans la maison.

Je t'en prie, mon cher gendre, ne m'envoie plus de pareils hommes chez moi, car je ne veux plus les recevoir.

Langevin, que tu appelles un saint homme n'a pas été une seule fois au Mois de Marie depuis qu'il est en Angleterre. Joly passe son temps le dimanche à écrire des dépêches au lieu d'aller à la "mitaine"

J'ai résolu de m'en débarrasser et je les ai fait conduire au dépôt de mon chemin de fer du Nord, avec une passe pour Liverpool. Afin qu'ils n'eussent pas de misère dans le voyage, j'ai mis une bonne brique de lard dans le sac de Joly, avec un gros chignon de pain de ménage.

Ladébauche s'était déjà servi dans la cuisine. Il emportait avec lui un sac de "Johnny cakes" et le restant de son roll de tabac canadien qu'il devait partager avec Joly.

Je donnai à Langevin une tourquière et deux pains d'épices.

Mes canadiens montèrent dans la voiture à laquelle j'avais attelé mon cheval "bayard" et je leur dis :

Bonjour ! à la "revoyure."

Maintenant, mon cher Delorme, parlons de nos propres affaires, c'est bien le mot, si l'on compare les nôtres à celles du Canada qui sont diablement salopes. Je n'ai pas besoin de te dire que je veux pas m'occuper de l'affaire à Luc. Si Langevin et Joly ont fait une "tripe" pour m'embarlificoter à ce sujet, je m'en bas l'œil. Je te renvoie toutes les paperasses et tu en feras ce que tu voudras.

J'apprends avec plaisir que l'air du Canada a fait beaucoup de bien à ma chère fille. Prends garde qu'elle ne se mouille les pieds lorsqu'elle traversera à la Gatineau en chaland, car on dit qu'en Canada les rhumes sont très-dangereux.

Prends bien garde à Johnny. C'est un rusé compère. C'est l'homme qui passe pour le plus fûté en Canada.

Comme je t'ai chargé de régler l'affaire de Luc avec les Canadiens, fais bien attention à ta place. Si tu ne te décides pas à renvoyer Luc, Johnny fichera son camp du

chantier ou tu seras obligé de sortir de la boutique.

Comme les affaires ne vont pas bien en Angleterre je ne te conseil le pas d'y retourner. Je t'aviserais plutôt de t'établir dans le Bas-Canada où les terres sont à bon marché. Pour quelques piastres seulement tu peux t'acheter un lot dans le township de Brise-Culotte, un des comtés du sud de Québec. Il y a de bonnes terres noires dans le cordon du rang double. Dans tous les cas fais comme bon te semblera.

Mon cher gendre, si le ciel bénit ton union, tu baptiseras ton premier-né avec un nom canadien afin de plaire aux gens du pays.

Les canadiens aiment beaucoup les titres de noblesse. Tu pourras donner à tes enfants un titre comme un des suivants : marquis de Yamachiche, prince de Caughnawaga, comte de Maskinongé, tu verras comme ça te fera aimer des habitants.

Si tu t'établis dans le township, tu me le laisseras savoir et je t'enverrai une bonne pièce de droguet avec laquelle tu pourras te faire une bougrine, une veste et une paire de culottes à havaloise.

Bien des amitiés chez vous.

Jo suis, ta belle-mère inquiète,

VICTOIRE.

LE FRUIT DU DIABLE.

Lorsque la pomme de terre fut introduite en Russie il y a quelque 80 ans, le peuple ne voulut d'abord ni en planter ni en manger sous prétexte que c'était le fruit du diable. On disait qu'un jour, le diable s'était plaint à Dieu de n'avoir pas de fruit, Dieu lui avait ordonné d'en chercher dans la terre et que s'étant mis à gratter avec ses griffes, il avait trouvé la pomme de terre.

Une légende attribue l'introduction de la pomme de terre en Ecosse au fameux sorcier du Ford, Sir Michael Scott. Le sorcier et le diable s'étant mis en société avaient loué la ferme de Whitehouse, dans la seigneurie de Martoun. Il avait été convenu que le sorcier cultivait la ferme, et que le diable fournirait l'argent nécessaire pour l'exploitation. Les produits devaient être partagés de la manière suivante : la première année, Sir Michael aurait tout ce qui pousserait à la surface du sol, et son associé tout ce qui pousserait sous la terre. L'année suivante, le partage devait se faire en sens contraire. Comme il arrive presque toujours en pareil cas, quand on sait s'y prendre, le diable fut attrapé. En effet, la première année, le sorcier sema toute la terre en blé, et la seconde année, il ne planta que des pommes de terre. De cette manière, le diable n'eut en partage que de la paille de blé et des branches de pommes de terre, Sir Michael continua cet adroit métier jusqu'à ce qu'il eut réduit son associé à l'aumône et entièrement épuisé le sol de la ferme.